Pierre Gaudard (Tape 1, Side A)

January 16, 1979

K.T. Si on peut commencer au commencement. Ou bien, si on peut commencer par le présent. Est-ce que vous avez des projets?

P.G. Pour l'instant, non, je ne travaille pas sur un projet. Enfin, ça fait un an que j'ai fini un projet. J'ai juste des choses... juste pour vivre. J'ai pas de projets, pas de travail personnel.

K.T. Mais vos projets, comme Les Ouvriers ou Les Prisons ne sont pas la même chose que vous faites à la pige?

P.G. Non, pas exactement. Ca dépend. Ca dépend quel genre de pige que vous avez à faire, tu vois. Mais en général, non, tu vois, parce que c'est soit faire des photos pour un film , sur un plateau, donc ça n'a rien à voir.. soit, des choses très commerciales, donc ça n'a rien à voir., non plus. Des fois il y a des... Mais en général, je dirais non. Ça n'a rien à voir. Mais enfin, ça permet... mais de toute façon, il faut bien vivre et puis... en plus de ça, vous assure quand-même pas mal de choses. Parce que au point de vue techniquement t'apprends toujours des choses, tu sais, même si tu travailles sur du commercial ou sur d'autre chose.

K.T. Quand vous faites les photos soit pour le commercial ou bien vos projets, est-ce que vous vous promenez comme ça, en prenant des photos, sans but spécifique?

P.G. Non. Moi je ne me promène pas avec mon appareil de photo. Si je travaille sur un projet en général, quand je fais quelque chose, c'est toujours assez long, tu vois. C'est sur un an ou deux. C'est un projet assez gros. C'est pas des photos à la sauvette. Je travaille pas comme ça, la photo de jour en jour, tu vois. C'est sur un projet qui m'intéresse et puis, là je commence à étudier un peu d'après la lecture, d'après la technique d'autres photos je commence à étudier un peu ce que je veux faire. Puis après ça développe au jour de jour en continuant mais c'est quand-même un projet assez vaste à chaque fois, tu vois. Assez long.

K.T. Celui que tu viens de finir, il y a un an c'était?

P.G. Mais, il y a un an ou deux ans, c'est Les Prisons.

K.T. Les Prisons. Comment est-ce que ç'a commencé, ce projet là?

P.G. Ç'a commencé? Mais c'est drôle. Ç'a commencé justement par quelque chose que je faisais pour Time Magazine, du temps que Time Magazine était encore ici au Canada; maintenant ça existe plus. C'était Time Canada, donc , je suis parti 8-10 jours en differents prisons. Ça m'a impressioné, ça m'a intéressé. Je voulais en faire quelque chose. Et puis à ce moment là, j'avais une bourse du Conseil des Arts pour faire quelque chose sur St-Hyacinthe. Puis je voulais pas faire quelque chose sur St. Hyacinthe. Alors, j'ai écrit au Conseil des Arts, je les ai demandé si ça leur faisait rien si je changeais mon sujet. Comme cela leur faisait rien, j'ai continué à travailler au sujet des prisons.

K.T. Entrer dans les prisons, ça doit pas être facile?

P.G. Mais, c'est à dire, la première fois je suis entré dans une prison, j'avais quelque chose à faire pour Time Magazine. Puis là, j'ai vu des choses. Et ça m'a intéressé à continuer. Mais après, pour continuer il fallait que je fasse des démarches moi-même pour pouvoir entrer et ç'a pris du temps pas mal.

K.T. Est-ce que vous avez eu des problèmes pour y entrer?

P.G. Une fois que j'ai eu la permission, j'ai pas eu des problèmes pour entrer. Mais c'était pour avoir la première permission. Ça c'était dur; c'était assez dur parce que, tu vois, j'ai demandé la permission ici au bureau régional. C'est des prisons fédérales que j'ai faites, pas des prisons provinciales. Mais le bureau régional ici d'Ottawa, ils ont un bureau dans chaque province. Ils m'ont dit non, je ne pouvais pas entrer.. J'ai écrit à Ottawa, j'ai écrit plus haut quoi. Puis ça a pris du temps, des échanges de lettres, pourquoi je voulais faire ça, etc. Après, ça marchait.

K.T. Est-ce que les prisonniers t'ont accepté comme photographe? Comment ex-ce que t'avais expliqué ce que tu faisais aux prisonniers?

P.G. Bien, les prisonniers, automatiquement, il faut que tu demandes la permission s'ils veulent ou s'ils veulent pas se faire photographier. Mais il y en a très peu qui ont refusé. Enfin, je les disais ce que je veux faire exactement. Comment était l'univers carcerale, les choses qu'on connaît pas. Non, j'étais bien reçu en général par les prisonniers. Il y avait pas de problème de ce côté là.

K.T. Est-ce qu'ils ont vu le projet final?

P.G. Bien, ils ont vu. C'est à dire, que je leur ai envoyé des photos - des photos que je leur promette, je leurs envoyais. Des 4 x 5 tu vois. Quand le magazine OVO est sorti j'envoyais aussi des numéros. J'en avais un paquet.

K.T. Est-ce que vous avez eu des réponses des prisonniers?

P.G. Oui, j'ai eu quelques lettres.

K.T. Par rapport aux photos.

P.G. Oui, oui, par rapport aux photos.

K.T. Et comment est-ce qu'ils les trouvaient?

P.G. Oh, c'était bien positive. Enfin les photos et les articles qu'il y avait dedans. Enfin, c'était pas contre les prisonniers, dans les articles. C'était bien positive la réponse des prisonniers.

K.T. Est-ce que vous pensez que les articles sont importants pour les photos là-dedans?

P.G. Mais je pense que pour certaines choses, oui, c'est nécessaire qu'il y ait des articles qui expliquent le contexte. Qui explique dans ce cas là qu'est-ce qui est l'univers carcerale parce que peut-être que les photos ne peuvent pas dire tout non plus, tu vois. Oui, je pense que le texte est important aussi.

K.T. Quand j'ai lu ... de toute façon j'ai regardé les photos avant, puis ensuite j'ai lu les textes, puis je les trouvais très informatifs. C'est 2 choses complètement différentes, mais une ajoute à l'autre.

P.G. Oui, je pense que c'est important,par exemple. Dans un cas comme ça. Dans un autre cas, c'est pas facile ou nécessaire absolument d'avoir un texte. Comme des choses, les choses d'OVO, qui vient d'en sortir, sur Drummondville, je pense pas que c'est nécessaire d'avoir un texte, juste une introduction ou quelque chose, si tu veux. C'est tout, pas plus.

K.T. Je pense que c'est Danny Lyons qui aimait beaucoup le livre sur des prisons.

P.G. Ah oui, Danny Lyons en a fait lui aussi quelque chose sur les prisons.

K.T. "Conversations with the Dead". Il a vu tes photos?

P.G. Oui.

K.T. Puis qu'est-ce que vous pensez de son travail?

P.G. J'ai bien aimé. Mais, c'est drôle, parce que j'ai pas vu ses photos. J'ai vu ses photos qu'après en avoir faits. J'ai pas vu le livre avant. De toute façon, ça se ressemble pas. Ça n'a rien à voir. C'est pas les mêmes prisons. Je sais pas. J'ai aimé, quoi.

K.T. Dans un certain sens, il travaille comme toi. Il travaille en projets, au lieu de se balader avec son appareil Et ses projets sont très définis et très spécifiques.

P.G. Bien, moi c'est pas défini au départ. C'est au fure et à mesure quand je développe mes contacts après. Enfin, je développe mes négatifs, puis je fais mes contacts et puis je regarde et puis là je m'aperçois qu'il y a des choses qui manquent, etc. Et puis je retourne et puis je refais d'autres choses. C'est pas au départ, au tout départ que tout est planifié, tu vois. En définitive, ça dépend tellement des rencontres aussi, je veux dire, qui tu fais, tu vois. Tu peux partir dans un sens ou dans l'autre. Tu ne peux pas planifier ça d'avance.

K.T. Est-ce que vous avez organisé les photos dans la revue OVO?

P.G. Comment ça, les organiser? Les organiser?

K.T. Bien, les placer. Est-ce que vous avez fait le layout?

P.G. Non, c'est pas moi qui fait le layout. C'est Jorge. Jorge Guerra. Mais on a fait le choix ensemble des photos. Mais l'emplacement, c'est pas moi qui a décidé.

K.T. C'est pas important pour vous qu'une photo devienne avant une autre, ou bien après l'autre?

P.G. Non. Des fois ça peut être important. Mais je pense que dans ce cas là, pas forcément parce que on avait décidé de faire un choix selon des institutions pénitenciers, alors tout était groupé, malgré tout, par institution, Mais si ça n'avait pas été comme ça, peut-être ça serait important justement de les grouper d'une autre façon. Si tu les groupes pour faire comme une continuité. Mais, je pense que ça n'était pas le cas parce que t'avait la prison des femmes d'un côté, Archambault d'un autre côté. C'est Jorge qui a décidé tout ça à ma place. Mais le choix a été fait ensemble. On a fait le choix ensemble.

K.T. Est-ce que ç'a changé ta vision envers les prisons après avoit fait le projet?

P.G. De toute façon j'avais pas une vision envers des prisons. J'étais jamais incarceré de toute façon, et je savais pas. Absolument pas. Oui, j'ai trouvé ça assez dur. Non seulement que les gens ont fait un crime vis-à-vis la société, évidemment il faut que tu paies d'une façon ou d'une autre, mais peut-être que les prisons - je ne sais pas ce qui est le bon moyen, mais je ne pense pas que les prisons soient le bon moyen de toute façon. Non seulement

le gars est incarceré à l'intérieur
mais aussi il subit des.. - même à l'intérieur -
il subit des contraints de cette société. Il est
à l'intérieur de la prison - les gardiens.. - il
subit les contraints d'autres détenus aussi. Il y a
tout. Bien je pense pas que la prison ça serait
le bon moyen.

K.T. Vous n'avez plus de droits comme être humain. Bon, est-ce que vous étiez membre de LADAP à ce point là. Ou bien du G.A.P.?

P.G. Oui, j'étais membre de G.A.P. et de LADAP après.

K.T. C'étais au point des prisons ou bien quand tu travaillais sur les prisons.

P.G. Oh non. Tout ça était fini à ce moment là.

K.T. Les prisons a commencé en '74?

P.G. Veux-tu savoir exactement? Je me rappelle jamais. Mais ça c'était fini à ce moment là. La Groupe de Photo et LADAP aussi au moment où j'ai travaillé sur les prisons. Un an après je pense.

K.T. Quand vous avez fait les Ouvriers, vous étiez avec eux-autres?

P.G. Non, on était pas à ce moment là. Non, tu vois, je pense que ça éxistait déjà la Groupe d'Action Photographique parce que quand j'ai fait l'exposition sur les ouvriers à Ottawa, Gabor est déscendu et puis il y avait le Groupe d'Action Photographique avec Claire Beaugrand-Champagne, il y avait Charbonneau. Et puis on a commencé à parler là. Et puis eux, on m'a demandé si ça m'intéressait et c'est depuis là que je faisais parti, tu vois. Et Les Ouvriers c'était déjà fait, tu vois.

K.T. Puis le groupe, est-ce que vous avez fait des projets ensemble?

P.G. Oh, On a fait des projets, un petit projet. C'était sur des photos des petits commerces, sur des petits commerçants des choses comme ça. Puis on a fait une exposition de ça, une petite exposition au Musée d'Art Contemporain

en l'année je ne sais pas quoi. Il faut que je regarde. Veux-tu savoir...?

K.T. Puis le groupe existait entre..?

P.G. En '72. Mais le groupe existait avant, la GAP. Elle existait avec Michel. L'exposition était en '72. Puis LADAP était en '73... Puis des fois c'est difficile de travailler ensemble.

K.T. Oui, j'allais justement parler de ça.

P.G. Voici, je ne sais pas. Mais surtout qu'il y avait beaucoup de différences d'âge, tu vois. Il y avait Gabor Szilasi, il y avait moi qui ont pas mal un certain âge et les autres étaient plus jeunes Donc eux-autres étaient plus disponibles que nous on l'est, tu vois. Parce que nous avons une famille etc. Et puis on ne pouvait pas être aussi actifs. Je pense qu'il y a eu ça aussi tu vois. Travailler soi-même, tu vois, içi tu as pas beaucoup de possibilités, quand tu fais quelque chose, de l'éditer ou d'intéresser quelqu'un à ça. Bon, maintenant, il y a quand-même plus de galeries qu'il y avait à cette époque, mais à ce point là, il y a pas beaucoup de gens qui vont à la galerie, juste des gens qui s'intéressaient dans ça. Alors les magazines, à part OVO, il n'y a pas grand chose. Non, définitive on n'a pas fait grand chose, on a discuté, c'est tout. Puis il y a ça de fait, le truc sur les commerçants, l'exposition.

K.T. Comme ça c'était plus un échange d'idées, de photos, que de travailler...

P.G. Oui, c'est ça. Que de travailler ensemble.

K.T. Puis dès l'expérience avec l'exposition avec des photos des petits commerçants, vous trouvez que c'est très difficile de travailler ensemble.

P.G. Non, je pense pas que ça soit très difficile de travailler ensemble. Sauf que je pense que chacun a sa personalité et que des fois, tu as envie de travailler des fois tu n'as pas envie. Alors que lorsque vous

décidez un projet ensemble il faut que tu le fasses absolument. Non, c'est toujours bien entendu. On n'a pas eu de problèmes de ce côté là, mais il faut la situer dans un moment donné, où il y avait des réunions. Ou alors il a fallu être très, très, très actifs, tu sais, de ne pas arrêter de faire de la photo, mais ça n'a pas été le cas, on a discuté et on n'a pas fait grand chose.

K.T. Puis est-ce qu'avec LADAP c'était la même chose?

P.G. Ah bien, LADAP il n'y a jamais rien eu. Moi j'étais à 2, 3 réunions. C'était juste un groupement, essayer grouper toutes les photographes qui travaillent, enfin qui travaillaient à la pige, pas les photographes qui travaillaient dans les studios, qui font les mariages, des choses comme ça. Mais enfin ça c'était une espèce de regroupement de photographes. Puis j'ai jamais été très actif là-dedans. Bon, c'est parti du jour au lendemain, tu vois. Puis c'était question aussi de laboratoire en commun. Moi, c'est une chose que je n'aime pas, c'est d'avoir un laboratoire en commun. Chacun travaille de sa façon, des uns qui sont plus ou moins bruyants il y a des uns qui sont très propres, puis... Non. Travailler en commun, d'accord, mais laboratoire en commun j'y croix pas.

K.T. Avant les groupes, il y avait les ouvriers. Comment est-ce que ça a commencé?

P.G. Ça c'était. Mais c'est pareil. Ce projet était subventionné par une bourse du Conseil des Arts, alors...

K.T. Mais pour la bourse, est-ce que vous avez déjà présenté des photos des ouvriers?

P.G. Non, non.

K.T. D'autres photos?

P.G. Oui. Pour travailler là-dessus. C'est arrivé comme ça. C'est un sujet qui m'intéressait. Alors j'ai fait une demande pour une bourse et puis j'ai travaillé à-peu-près 2 ans la-dessus, tu vois. Pas à temps plein, tu vois, parce que c'est pas possible de travailler

tout le temps sur un sujet. Il faut que tu fasses, à un moment donné, un repos, et que tu regardes des photos Ah, ça a pris 2 ans à-peu-près.

K.T. Puis là-dedans, il semble que vous connaissiez quelques uns des ouvriers assez bien parce que vous êtes entré dans leurs maisons.

P.G. Mais assez bien. Mais superficiellement quand-même parce que je ne suis jamais resté très longtemps au même endroit. Certainement, je les ai rencontrés à l'usine, puis j'ai commencé à parler avec eux, ils m'ont donné leurs adresses, puis je suis allé les voir. Ç'a marché comme ça. Puis d'autres parce que je les avait rencontrés dans les projets, dans les régions, aux syndicats. Je leur ai demandé ce qu'il y avait comme industrie, comment ça marchait, etc. Puis j'ai des adresses comme ci comme ça où je les ai rencontrés.

K.T. Est-ce que tu devais faire des mêmes démarches pour entrer dans les usines?

P.G. Oui, ça c'était long aussi. Parce que dans les prisons une fois que...c'était long, mais une fois que j'avais la permission c'était fini, tu vois. Mais à chaque usine que je rentre, j'avais à demander la permission, tu vois. Des fois je ne l'ai pas eu, ou des fois il ne me l'a pas donnée comme ça et puis j'ai écrit. Puis des fois j'en recevrais jamais. Alors il y a beaucoup d'endroits où je voulais en faire et j'en ai jamais fait. Ou il aurait fallu être plus persévérant, insister beaucoup, tu sais. A un moment, tu perds du temps, tu t'en fous.

K.T. Est-ce que les photos sont pris dans plusieurs usines dans la province, ou bien...?

P.G. C'est tout dans la province.

K.T. Comme ça? Vous avez voyagé à un certain endroit pour faire des photos dans cette usine?

P.G. Oui, c'est ça. Mais c'est-à-dire que je suis resté dans la région de Montréal, ç'a posé pas de problèmes, je téléphonnais ou j'allais voir. Puis après j'étais dans

certaines régions où je savais qu'il y avait une certaine concentration d'usines ou de monde ouvrier comme à l'Alcan. Oui, je pense que je suis entré dans l'usine de l'Alcan. J'étais sur les chantiers aussi. Enfin dans différents endroits. A ce moment il faut que je reste là pour un petit moment et commence à faire les démarches là.

K.T. Et pour ces photos, pour l'exposition à ONF et je pense qu'il y en avait au Musée des Beaux Arts à Montréal, est-ce que c'est vous qui avez organisé l'exposition? Ou bien un conservateur?

P.G. Non, l'exposition au Musée des Beaux Arts c'est l'exposition à ONF qui est venu au Musée des Beaux Arts. Mais, c'est moi qui a fait des démarches pour qu'elle vienne là. J'ai parlé avec M...Comment il s'appelle?.. peu importe - le directeur du Musée des Beaux Arts.

K.T. Rosshandler.

P.G. Rosshandler, c'est ça. Alors j'ai commencé à discuter avec lui et ça l'intéressait. A partir du moment où ça l'intéressait, j'ai demandé à l'ONF, puis après ils ont fait des échanges de lettres, etc. entre Rosshandler et ONF. Bien, c'est la même exposition.

K.T. Est-ce que c'est vous qui a choisi l'ordre des photos?

P.G. C'est moi qui a choisi les photos. Non, c'est eux qui ont accroché, c'est pas moi. Dans le livre, certaines choses. Mais dans le livre j'ai plus travaillé avec, comment il s'appelle, le designer. Puis l'ordre des photos on l'a choisi tous les deux, tu vois. Dans l'exposition c'est eux qui ont accroché c'est pas moi.

K.T. Je pense que je l'ai vu a ONF. Est-ce qu'il y avait pas mal de gens qui sont allés la voir?

P.G. Je ne sais pas. Je sais pas.

K.T. Le livre est-ce que c'est "sold out"?

P.G. Je pense pas. Il y a encore qui restent.

K.T. Avant ça, je pense que vous êtes venu ici en '59, non?

P.G. En '52.

K.T. Est-ce que vous avez toujours travaillé en photos?

P.G. Oh, j'ai fait toute sorte de chose. Mais justement j'ai travaillé en usine, c'est peut-être ça qui m'a tenté de faire des photos là-dessus. Mais j'avais quand-même c'est à dire, à Paris j'avais suivi des cours à l'école Estiens, en gravure, en photogravure aussi. Enfin j'avais quand-même une base en photo. Et puis... à un moment donné je travaillais à Rucan Magazine en ? laboratoire. Et puis je travaillais à ONF, au laboratoire aussi, j'étais comme laboratoire assistant là-bas ... le projet... Je travaillais à la pige, en photo et en caméra aussi. Je travaillais pour les boîtes de film privées, tu vois. Et après j'ai juste fait la photo, à un certain moment.

K.T. Puis vous avez travaillé pour plusieurs revues, comme Time, à la pige?

P.G. Il y avait Time, puis je travaillais pour MacLean à un moment donné. Un an à-peu-près pour MacLean. Mais à la pige, je faisais pas parti d'une équipe. Pour Time aussi. D'ailleurs Time je pense pas de photographe à pitrer, tu sais. Gabor Szilasi travaillait pour eux aussi. Moi et Sara Taba. Pour Perspectives des fois. Perspectives, j'étais surtout allé proposer des choses, tu sais. Puis, bien, c'est tout. MacLean à Toronto aussi des fois, mais c'est parce qu'ils me proposent des choses. Ils me téléphonnait pour si je veux faire quelque chose pour eux.

K.T. Bien par exemple?

P.G. MacLean? Mais je fais quelque chose un moment donné sur les Vietnamiens ici à Montréal. Puis aussi sur, à Grand'mère, c'était sur les plastiques, tu vois, sur la nocivité de travailler en usine où on fait les plastiques, la société carcinogène, on a fait un là-dessus. J'ai fait des photos. C'était à Grand'mère ça.

K.T. Puis comme ça, à partir des deux grands projets, est-ce que vous pensez qu'il vous demande de faire des projets qui sont, d'un côté socio-politique. Est-ce que vous pensez que c'est à cause des deux autres projets, Les Ouvriers et Les Prisons, ou bien c'est ce que vous préférez?

P.G. Moi, c'est ce que je préfère... Moi je préfère des sujets comme ça. Ça m'intéresse.

K.T. Mais c'est surement à partir des deux projets, Les Ouvriers et Les Prisons que c'est MacLeans qui vous invite de faire quelque chose sur les Vietnamiens ici.

P.G. Oui, peut-être.

K.T. Est-ce qu'il y a d'autres photographes comme Lewis Hine, Riis, les gens de FSA avec qui vous avez un sentiment...

P.G. Oui, bien oui. J'ai bien aimé ce qu'ils faisaient comme tu dis, le FSA. Au moment de la crise. Au moment de la crise ça fut toujours les photos qui m'ont toujours intéressées. Enfin, j'aime bien les photos qui donnent le reflet d'une époque. Je trouve que c'est important, ces photos là. Ca ne veut pas dire que je n'aime pas des photos plus intellectuelles plus personnelles. Mais je trouve comme définitive les photos pour moi quand je vais chercher dans les livres de photos, c'est ces photos que me donnent une idée d'une époque à tel moment, à tel moment. Je trouve que ça donne autant d'information qu'un texte sur la même époque. Mais plus d'indication, moi. Je crois que le texte est important aussi mais je crois que, mais visuellement tu comprends mieux, tu vois mieux à ce qui se passait à cette époque là, lorsque tu vois les photos de Hine, les enfants qui travaillaient dans les usines sont très jeunes, 12 ans, etc.

K.T. Est-ce que vous pensez que par les photos on peut vraiment avertir des gens des systèmes des prisons, des usines?

P.G. Oui, je pense que oui. Je pense que oui. Je pense qu'une photo, c'est plus frappant qu'un texte. Une photo par exemple... Par exemple, les photos de la guerre de Vietnam, quand tu voyais une photo d'une tête découpée, des photos qui sont dures à regarder, mais ça représente bien... ça dit plus qu'un texte en définitive. Ça choque plus qu'un texte. Parce que un texte, tu peux dire c'est pas bon. Non, je pense qu'un texte c'est moins choquant qu'une photo peut être.

K.T. Oui, mais je pense qu'une chose qui est arrivée avec la guerre au Vietnam, c'est qu'il y avait tant d'images à un moment donné, que...

P.G. Qu'on est saturé.

K.T. Surement, les gens aux Etats Unis où il y avait tous les jours sur le télé...

P.G. Oui, c'est vrai aussi à l'époque qu'on vit, je veux dire, qu'il y a tellement d'images qui t'assaillent tous les jours, que tu fais quasiment plus d'attention. Certainement que l'image a moins d'impacte maintenant qu'il y avait surement il y a 50 ans.C'est un peu comme les livres aussi. Avant les gens avaient juste quelques livres et puis ils les lisaient et relisaient et comprennaient bien ce qu'ils lisaient. Maintenant tu as un paquet de livres et tu lis comme ça en diagonal. Et les photos je pense que c'est pareil aussi. Je veux dire ça, comme assez distrait.

K.T. Est-ce que vous pensez qu'il y a différents moyens à chercher pour faire passer certaines idées. Comme de ne faire un documentaire de l'évènement, mais de travailler une chose dramatique dans le documentaire.. de mélanger les formes.

P.G. Mais ça ce fait au cinéma. Oui, ça peut se faire en

photo aussi, mais moi je serais pas capable de le faire. Mais je pense qu'il y a certains photographes qui sont capables de le faire. Non, moi je... Je ne sais pas, j'aime bien travailler sur le vif, sur ce qui se passe. Je montrais pas quelque chose en studio. Mais, par contre, je pense que ça peut être aussi, aussi important. Je veux dire, que si quelqu'un le fait, il le fait bien que de travailler sur le vif.

K.T. Surement il y en a des travaux qui ont été faits en film, qui sont choquant, surprenant à cause de la mélange de formes. Bon, je pense que c'est à-peu-près tout.

P.G. Qu'est-ce que tu fais comme photo, toi?

K.T. Bon, des photos de la rue. Je ne fais pas des photos conceptuelles, de studios non plus.... Tout simplement maintenant vous travaillez seulement à la pige. Est-ce qu'il y a des projets qui t'intéressent? Moins surement celui sur les vietnamiens.

P.G. Oui, des projets intéressants. Bon, là je fais des choses pour Henri Barras, tu vois, à Place des Arts. Bon, c'est pas... c'est pas intéressant quand tu fais plusieurs comme ça. Mais il faut quand-même que tu choisisses des images, c'est pas... c'est plus ou moins intéressant comme projet intéressant.

K.T. Est-ce que vous en avez pour l'avenir?

P.G. Tu veux dire des projets personnels? Pas tout de suite. Là il faut que.. il faut que je fasse des travaux à la pige. Non, j'ai pas de travaux personnels, pas tout de suite. Mais les projets, c'est les projets assez longs, il faut que je prépare bien ça quand-même. J'ai pas de projet pour l'immédiat. J'avais demandé une bourse au Conseil des Arts.. un projet.. Je voulais aller faire des choses sur la France.. Retourner en France pour un an. Puis là je ne suis pas. De toute façon au Conseil des Arts, on fait que (laughter). Là c'a été pour faire des choses un peu à la sauveté .

Des choses... un peu comme, je ne sais pas. Mais pas le même genre que Robert Frank, mais un peu comme il fait aux Etats Unis. Tu sais voyager puis des choses qui t'intéressent, tu reste plus longtemps sur ça. C'est le sens d'avoir cette idée au conscient au départ. De voyager et souvent ce qui tu rencontres, souvent ce que tu vois, tu restes dans un endroit, etc. Des choses comme ça. Je sais pas. Je sais pas. Enfin d'autres projets. Une chose que j'ai faite sur un film avec Michel Moreau sur l'enfance. Bon, c'était court. C'était juste une journée. C'était la naissance d'un enfant. La scène d'accouchement, tout ça. C'est intéressant.

K.T. Ça c'est pour un film pour l'année de l'enfance?

P.G. Oui c'est peut-être il a préparé ça. C'est sa femme qui est enceinte. Et puis il l'a suivit, tu sais. Et puis il a un autre enfant qui a neuf ans et puis il a impliqué l'enfant devant cette naissance là, tu vois. Depuis le départ il l'a parlé qu'il y a à avoir un enfant et il l'a photographié. Enfin, pas photographié, il a filmé différents états, tu vois. Et puis là, au moment de l'accouchement, l'enfant était là-dedans. Pour voir sa réaction.

K.T. Puis vous avez mentionné que vous avez travaillé sur d'autres films - fait la photo .

P.G. Oui, oui. Photos de plateau. L'année dernière il y avait... ONF faisat des courts métrages sur l'histoire tu vois. Sur l'histoire mais l'histoire commence.... C'est à dire, que chaque metteur en scène amenait une histoire qui aurait pu se passer à cette époque. Et puis en même temps, il voulait faire aussi des films fixes, des diaporamas sur les mêmes sujets. Donc, j'ai travaillé juste sur un film parce qu'il y avait plus d'argent. Parce que c'était ratté.. un film de chicane, l'age de la machine.

K.T. Comme ça vous avez fait le diaporama.

P.G. Le diaporama, oui. Et puis c'était exactement la même chose. C'est Gicard qui dirigeait l'affaire là, et moi je faisais les photos. Et les autres faisaient le film.

K.T. Est-ce que vous aimez travailler des choses comme ça?

P.G. Mais, j'aime ça de temps en temps. Bien j'aime ça quand tu travailles comme photo à la pige, bon, tu travailles, tout ça. Bien des fois tu... des fois c'est sympatique quand tout marche bien, des fois tu, c'est pesant un peu. Puis travaillant en équipe, c'est en définitive quand tu as le temps comme ça. C'est plaisant. Mais tout le temps, je pense pas faire ça.

K.T. Bon, j'aimerais, il faut que (explanation of video... end)

END